

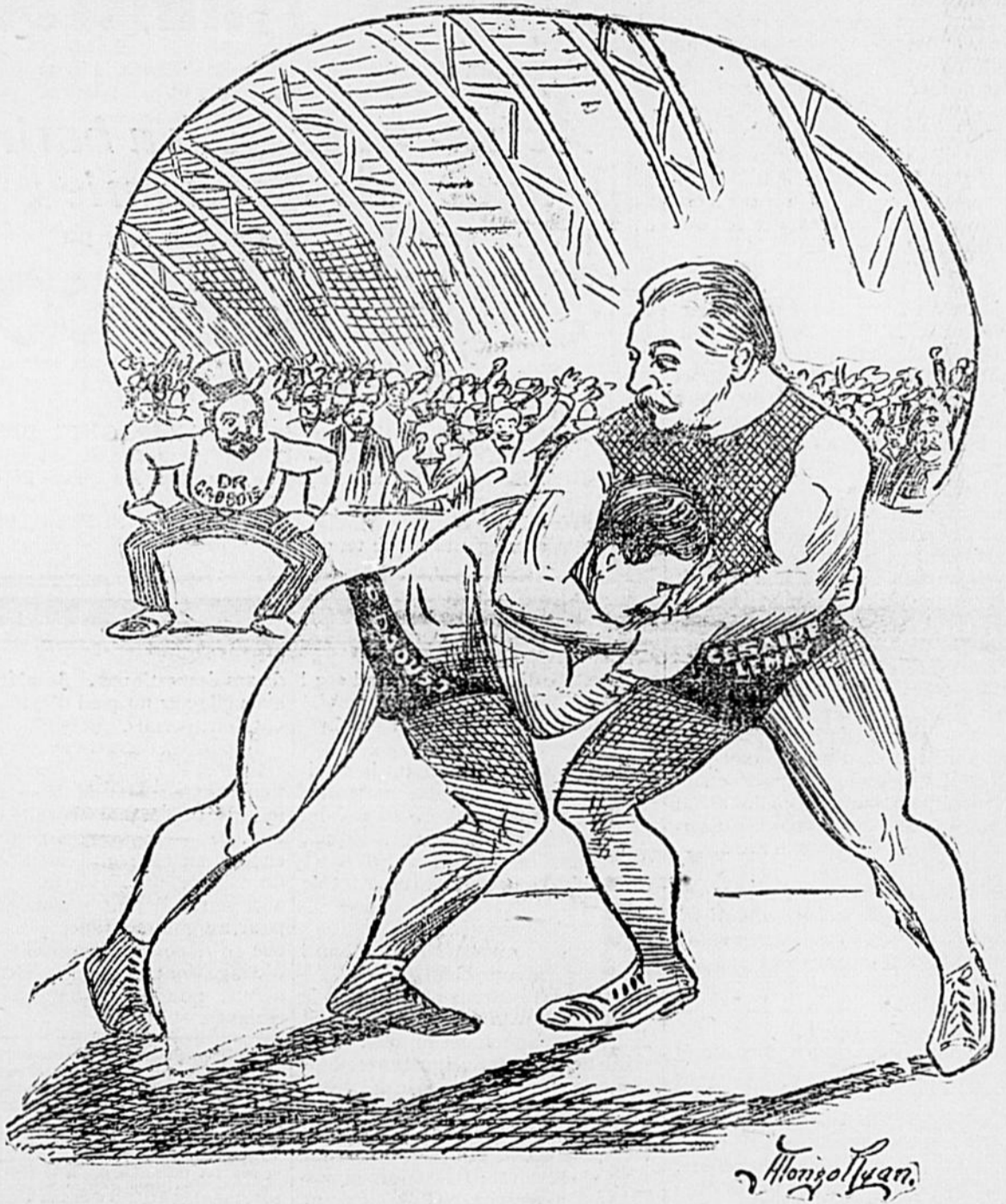


H. BERTHELOT, }
FONDATEUR. }

JOURNAL HUMORISTIQUE }
PARAISANT LE SAMEDI }

BUREAUX }
1595-1597 RUE ONTARIO }

Le Quartier Saint-Louis



Tandis que l'échevin Lemay terrasse l'épicier Daoust, le docteur Gadbois s'aperçoit qu'il fait mieux de ne pas se mesurer et de rester dans son rôle de *Referee*.

Un qui aime la Vérité

Master John Johnson a horreur du mensonge.

Un jour, revenant bredouille de la pêche, il s'arrête devant un marchand de poissons.

— Aôh ! dit-il, combien vous demandez pour cette barbillon-là ?

— Soixante cents, répondit le marchand. Désirez-vous l'acheter ?

— Aôh no ! fit master Johnson, moi pas acheter, moi voler.

Vous voulez me voler mon poisson !

— Yes..... Tenez prenez ces soixante cents, moi les donner à vous, pas pour acheter poisson... pour plaisir.

Machinalement, le marchand, interloqué, prit les soixante sous.

— Maintenant, tournez vous, continua l'Anglais, occupez-vous pas de moa.

Le commerçant fit comme on le lui demandait.

Dès qu'il eut le dos tourné, Johnson s'empara du barbillon et s'en alla à grandes enjambées.

— Maintenant, dit-il en se parlant à lui-même, si mon femme elle me demande si j'ai acheté le poisson, je dirai : no, je l'ai pris.

— Une jeune femme de chambre va consulter le médecin.

— Docteur, lui dit-elle, j'ai depuis

huit jours de l'inflammation aux yeux et des bourdonnements aux oreilles. Que faut-il que je fasse ?

Le médecin après un examen rapide :

— Le mal n'est pas grave ; vos yeux et vos oreilles n'ont besoin que d'un peu de repos. Abstenez-vous pendant quinze jours de regarder par le trou des serrures et d'écouter aux portes

Fragment de conversation :

— Oh ! moi je n'aime pas les imbéciles.

— Eh bien ! au moins vous n'êtes pas égoïste.

Monty Lyon

LE POTAGE PERLE

L'homme a sur les animaux une supériorité incontestable. C'est entendu. Il a entre autres celle de savoir compliquer une existence souvent difficile déjà par elle-même.

Ne nous sommes-nous pas, en effet, volontairement, fait les esclaves de mille règles d'usage, de mode, de bon ton, etc., etc.?

Si encore ces règles reposaient sur un fondement quelconque de pratique ou de raison... Mais non, le plus souvent. "ça se fait... ça ne se fait pas..." Voilà tout.

Coutumes étranges. Modes abra-cadabrantes. Formules bizarres. Gestes grotesques... Il faudrait dix volumes pour en faire la critique raisonnée.

Pour tout l'or que ne m'offrira jamais un éditeur, je n'écrirais un seul de ces volumes que pas un lecteur n'ouvrirait. Je me bornerai à vous raconter une petite, toute petite histoire qui vient de m'arriver et qui n'a pas peu contribué à me faire prendre en horreur toutes ces grimaces auxquelles on est condamné lorsqu'on veut passer pour un homme "distingué".

Mme X... est une femme charmante, dont il vous suffira de connaître deux particularités. Elle ne peut souffrir le manque d'usage et adore un certain potage perlé dont elle a la recette, au point que c'est lui faire injure que de ne pas partager son goût.

J'étais, il y a quelque temps, convié à dîner chez elle, en compagnie de plusieurs invités, dont au moins deux personnages importants, auprès desquels elle m'avait fort promis de me recommander.

N'étant point de ceux auxquels il est permis d'arriver en retard, je m'étais présenté à l'heure convenable, l'heure du menu fretin... Fort bien accueilli par la maîtresse de la maison, dont la grâce et l'amabilité sont d'une aisance parfaite, j'avais eu le temps d'échanger quelques mots avec elle avant le traditionnel : "Madame est servie". J'étais fort content de moi... J'avais eu la chance de trouver quelques phrases heureuses et, sur une question de sa part, de glisser adroitement mon adoration pour ce potage perlé, ce qui avait paru à ravir. Pour un timide comme je le suis, ce n'était pas trop mal débiter.

Or, une circonstance fortuite fit que j'eus à sortir du salon. Lorsque je voulus y rentrer, je me trompai de porte et me trouvai à pousser celle de la cuisine.

J'y surpris une scène singulière. Ce qui va suivre n'est pas d'un goût parfait et j'en demande pardon à mes lecteurs. Mais je ne puis que raconter des faits, encore en atténuant-je la grossièreté. Au reste, pour qui connaît la race vile de certains domestiques, ils ne surprendront pas outre mesure. Que de vengeances sournoises et basses ceux-ci commettent vis-à-vis de leurs maîtres, pensant prendre ainsi, leur semble-t-il, une revanche qui leur est due.

Les miens, ou plutôt ceux de Mme X... avaient imaginé celle-ci :

Au moment où je pénétrais dans l'office, le maître d'hôtel prenait des mains du cuisinier des assiettes à potage que celui-ci lui passait.

Le choc de la vaisselle et l'éclat étouffé de leurs rires avaient couvert le bruit de mon entrée. Ils ne s'étaient pas aperçus de ma présence. J'eus tout le loisir d'entendre :

— "Celle-là, c'est pour la vieille baderne !

— "Celle-là, pour le gros pansu !

— "Celle-là, pour la patronne !

— "Celle-là, pour le grand sec ! (Le grand sec, ce devait être moi.)

— "Celle-là, c'est pour la bosse !"

A chaque exclamation, le cuisinier passait une assiette au maître d'hôtel, non sans avoir, au préalable, *craché* dans le service, lequel, d'ailleurs, essuyé aussitôt avec un torchon sale, paraissait reluisant de propreté.

Oh ! ces domestiques ! Faire un scandale ? A quoi bon ! je me retirai sans bruit.

Quelques instants après, tout le monde était à table. Chacun avait devant lui une assiette, oh ! reluisante de propreté... apparente, dans laquelle allait être versé le délicieux potage perlé.

Que n'aurais-je donné pour pouvoir essuyer le fond de la mienne avec ma serviette !... Mais impossible d'y songer. C'eût été un manque d'usage absolu. Et pourtant, je ne suis pas difficile. Il m'aurait suffi d'en effleurer la surface pour me faire disparaître cette écœurante image d'un crachat répugnant qui, obstinément, s'y dessinait à mes yeux. J'avais beau en chasser la vision, elle persistait. Je le voyais sur l'impeccable blancheur de la porcelaine... je le vis à travers le potage versé et... je ne pus me résoudre à y tremper ma cuiller.

Mon prétexte d'indisposition subite ne trompa point Mme X... Mais elle se trompa sur la cause véritable de mon manque d'appétit. Elle l'attribua à mon horreur pour son potage et m'en voulut à mort. De la soirée, elle ne m'adressa la parole et les deux importants personnages partirent sans soupçonner parmi eux la présence de l'homme de valeur que j'étais et qu'elle devait leur révéler.

Quant à moi, je ne pouvais, on le comprend, lui dévoiler la grossièreté

de ses domestiques. Je n'étais pas avec elle sur un pied d'intimité qui me l'eût permis.

Je perdis, de cette aventure, son estime et l'occasion d'une présentation avantageuse. Mais — c'est ici la plus déplorable morale de mon histoire — j'aurais perdu plus encore en essayant mon couvert du coin de ma serviette. J'aurais, aux yeux de tout le monde, passé pour un goujat, tellement on attache d'importance à mille règles d'usage dont, comme je le disais au début, nous nous sommes faits les esclaves.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les brevets. Informations fournies gratuitement. MARION & MARION, Experts.

Bureaux : 1 Edifice New York Life, Montréal. 1 et Atlantic Build., Washington, D. C.

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 1712 rue Ste Catherine, Montréal. Vient de paraître les Almanachs suivants pour 1906 ? Amusant, des Cocotes, du Farceur, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure, des Calembours, du Magicien, du Bon Ton, des Jeux, du Troupier, et de la Clé des Songes, à 15c chaque et 17c par la poste. Aussi les Almanachs du Drapeau et Hachette à 50c, 60c, 90c, \$1.00 et \$1.25, plus 5c par la poste.

Journaux comiques hebdomadaires : Le Rire, Le Sourire, Le Bon Vivant, Le Jeu de la Jeunesse, La Joie des Enfants, à 5c, 6c par la poste. Publications mensuelles, bi-mensuelles et hebdomadaires : Musica 25c, La Femme d'aujourd'hui 25c, La Vie Heureuse 15c, Je sais tout 25c, Fémina 15c, L'Illustration 20c, Les Annales 5c, Paris qui chante 10c, plus 5c par la poste.

Cartes Postales de Montréal, Québec et autres vues du Canada. Aussi un grand choix de Cartes Postales Françaises illustrées de fantaisie, en série et séparément, à 2, 3 et 5c.

Albums de Cartes postales de 25, 50 et 75 cents, \$1.00, \$1.50, \$2.00, etc., pouvant contenir de 100 à 1,000 cartes.

Commandes exécutées par le retour de la maille.

LOCATAIRES

— ET —

GENS à SALAIRES



Devenez Propriétaire !

Possédez votre propre Maison !

CONSIDEREZ CECI : 35 cents par semaine en montant, payable mensuellement, et vous serez propriétaire d'un beau lot dans

Le Parc Amherst

Une des plus jolies localités de la Ville sur la ligne des Chars Electriques Saint-Henri et Saint-Denis.

Achetez des Lots a batir avec vos Economies

LE PRIX DES LOTS A BATIR EST DE

\$125 a \$500

PAIEMENTS MENSUELS DE \$1.33 EN MONTANT.

S'adresser soit au bureau de LA COMPAGNIE DES TERRES du PARC AMHERST, 145 rue St-Jacques, ou au Secrétaire de la Compagnie, 14 rue Amherst, Parc Amherst.

Soit à M. G. W. BADGLEY, 124 rue St-Pierre, ou aux agents sur le terrain.

CORRESPONDANCES

St-Valier, janvier 1906.

Mon cher CANARD,

Connaissant les grands services que tu rends à l'humanité, je viens donc, mon cher Canard, plein de confiance en toi, te demander de vouloir bien publier ce petit article dans tes colonnes. En le faisant tu obligeras fort tous les pauvres paroissiens de St-Valier qui, sont fatigués des types que je vais t'introduire.

Il s'agit donc de deux demoiselles de notre village : une mince et une grosse. La mince me fait un peu penser à ces girouettes que l'on met sur les granges pour connaître la direction des vents. Elle meurt d'envie de se marier, et ne trouve personne pour partager son cœur. Ce n'est pas de sa faute pourtant, car depuis une vingtaine d'années, en a-t-elle fait des efforts pour atteindre son but... toujours en vain, hélas ! Et même de ce tempsci... mais il est inutile de dire tout ce que le monde sait, sinon pour avertir la demoiselle qu'il n'est pas nécessaire qu'elle affiche ainsi son amour devant le public.

L'autre demoiselle est une grosse tannante, un fac-simile de la Tour de Babel. C'est une assez jolie fille, mais elle aime, elle aussi, les garçons... beaucoup... beaucoup. Toutes les deux sont d'un caractère impossible. Elles sont en chicane avec toutes les jeunes filles de St-Valier, qui, soit dit en passant, ne courent pas les garçons, mais attendent patiemment sans s'exciter. Naturellement ces jeunes demoiselles de St-Valier ne sont pas habituées à voir les filles faire tant de chemin pour les garçons, et les demander même en mariage.

Mon cher Canard, dis donc, charitablement, à la mince et à la grosse qu'elles s'observent un peu plus afin de ne pas faire parler tout le monde sur leur compte.

UNE PAROISSIENNE.

* * *

Bienville, janvier 1906.

Mon cher CANARD,

Depuis longtemps il existe dans Bienville, autrefois appelée "la petite Route", une certaine jeune demoiselle aux boucles rouges que tout le monde connaît sous le charmant nom d'Y....

Sa résidence d'été est une balançoire plantée aux quatre vents. Pour l'hiver sa bonne mère a cru devoir lui faire une place dans une chaise bercante à côté du comptoir.

Je te la présente sans plus de détails aujourd'hui, mais si tu désires faire plus ample connaissance avec elle je pourrai t'en dire bien des choses intéressantes.

PORTE-MUSIQUE.

* * *

St-Gervais, janvier 1906.

Fausse alarme à St-Gervais,
dimanche le 24 décembre
dernier

Mon cher CANARD,

Je suis presque certain qu'en voyant le titre de ma correspondance ton petit cœur a battu bien fort dans ta poitrine. Pourquoi?... tu t'imaginais, sans doute, qu'il s'agissait d'un commencement d'incendie et que pour l'éteindre il avait fallu enlever l'eau de nos deux grands ruisseaux?... Console-toi mon cher, rien de tout cela ; si les ruisseaux sont secs l'été prochain, un peu avant le temps habituel ce ne sera la faute à personne.

Imagine-toi que la noble famille, c-à-d M. Gaspilleux, sa vénérable moitié Mme Urpide et leur trésor Mlle Pattes-en-dedans, était dans

A NOS LECTEURS

Toute personne qui nous enverra le montant de deux abonnements (\$1.00), recevra LE CANARD gratuitement pendant un an. Ceci s'applique seulement aux gens en dehors de la ville.

LA DIRECTION.

Beauport, janvier 1906.

Cher CANARD discret,

Il est dans notre paroisse un certain mousse, *vous savez*, qui n'est pas n'importe qui, dit-il, et qui caressait en-dessous de sa "calvitée totale" le projet de devenir *mère* de la paroisse, *vous savez*, par une des petites machinations dont il est coutumier, *vous savez* : Mais mon pauvre Canard, il est impitoyablement vrai, qui après la manière dont il a été fustigé avec du frêne (lisez Dufresne) à l'élection des marguilliers, il a décidé de se replier dans son hypocrisie, *vous savez*.

Tu ne connais pas son ambition de cumulard qu'il est. Il voudrait accaparer encore, mais, malgré ses titres de pape ou de porte-ordures du presbytère, *vous savez*, sa popularité s'est fondue, et (ne riez pas) il a été offrir son ours à la paroisse voisine, *vous savez*, St-Grégoire, — après lui c'est l'aqueduc.

Il aurait voulu en ami sincère, *vous savez*, avec sa petite clique enlever à son cher ami, p'tit Jules Ventru, un licencié, la position que celui-ci trouve contraire à ses intérêts, (sic) la grrrrosse place de maire de par chez nous, *vous savez*.

Cette année, paraît-il, le maire de Beudard va être remplacé par un homme digne, *vous savez*, et que la paroisse va choisir elle-même, au lieu d'un gros épais qui encombre la chaise, pas curule, et qui y dit "Ces messieurs, la séance est ouverte", quel Bel Ange, Eh !

Comme tu le vois avec deux flambeaux comme ceux-là, une paroisse ne peut faire mieux que d'ouvrir des routes, *vous savez*, pour favoriser un ergoteur myope et faciliter l'entrée aux papillons trop confiants qui iront par là se faire brûler les ailes au grand plaisir, manifesté par des petits sourires à la dérobée *vous savez*, de notre ami à tous (sic), *vous savez*, Ti-mousse.

Prochainement, je te ferai un portrait du nouveau conseil des *paires* de Beau Parc ou de la côte de Beau Pré, comme tu voudras, où tous les affamés veulent aller paître et se gonfler au point d'en crever comme le *wawaron* de la fable, dirait notre savant, Ti-mousse.

Bien à toi,

J. ROUX.

PARC SOHMER

SAISON D'HIVER 1905-6

Attractions nouvelles chaque Dimanche.

Deux Représentations, 3 et 8 p.m.

Admission - - 10 cts

Tous les chars conduisent directement au Parc.

Sirop d'Anis Gauvin

Pour une guérison rapide dans tous les cas d'Insomnie, Douleur, Rhume, Diarrhée, Coliques, etc. Demandez toujours le

Sirop d'Anis Gauvin

Il soulagera le Bébé dès la première dose et le guérira plus vite et plus sûrement que n'importe quel autre remède.

En vente partout à 25c.

DIXIE No 2.

Suite au prochain No.

la jubilation dimanche le 24 décembre. Il s'agissait de l'engagement comme organiste de leur fille Mlle Pattes-en-dedans, la distinguée pianiste de notre Province, qui a reçu 99 diplômes et qui attend après le centième, comme dit sa mère. Par ici, cette étoile qui commence à briller dans le monde des arts est connue sous le nom enviable de "La demoiselle aux diplômes". Un beau nom, mon cher Canard, si elle pouvait réellement le porter ?

Après la Messe, dimanche le 24, il y a eu assemblée, sous la présidence de M. le Curé et de Messieurs les Marguilliers pour l'engagement d'un nouvel organiste. Madame Urpide s'était vantée, (peut-être avait-elle mangé quelque chose de chargeant la veille), que sa fille devait étaler son diplôme de concours à l'assemblée. Grande fut la surprise des Messieurs présents en voyant que toutes les vantardises de la toute aimable Mme Urpide étaient fausses et mensongères. Au lieu du diplôme promis, on exhiba un petit certificat de capacité pour le piano de son professeur. MM. les Marguilliers ont alors manifesté leur enthousiasme pour Mlle Pattes-en-dedans, en la remerciant de ses services et en l'invitant à rester chez elle afin d'apprendre parfaitement ses notes de la clef de *fa* qu'elle confond avec celles de la clef de *Sol*. Tu peux comprendre le désappointement de Mlle Pattes-en-dedans en recevant une telle sentence.....

Ce qu'il y a de plus malheureux, le dimanche précédent, M. Gaspilleux avait réclamé les services d'un organiste de renom de Québec. Ce monsieur bien connu à St-Gervais est un excellent musicien, sans prétention et doué d'un grand talent. Mlle Pattes-en-dedans qui l'a accompagné à l'orgue, ce qu'elle aurait pu se dispenser de faire, vu que ce monsieur était venu quelques fois charmer nos oreilles par ses accompagnements mélodieux. Je crois avoir une occasion favorable pour lui présenter son centième diplôme, c'est... celui... de page. Imagine-toi, mon cher Canard, qu'elle s'est montrée très gentille pour lui, elle lui a ôté son chapeau, ses gants, son capôt, ses claques et lui a offert de mettre ses mains dans son manchon en attendant le commencement de la messe. Mlle Pattes-en-dedans croyant le moment favorable pour mêler ses harmonies avec ceux de M. Z. a accompagné le "Tantum ergo" et le "Laudate". Devine, mon cher Canard, comment elle s'en est acquittée?... Elle s'est trompée 17 fois dans le "Tantum" et 6 fois dans le "Laudate". Ce n'est pas mal pour une première fois, il est vrai que le champ est vaste devant elle pour arriver au succès.....

M. Gaspilleux de son côté a dû payer les dépenses de l'organiste. Il racontait hier à un de ses amis, ses dernières prodigalités et disait à ce propos ! "Mon cher, il ne faut pas compter sur le lièvre avant de l'avoir ! Car, vois-tu, j'ai fait de grandes dépenses depuis quelques mois, je comptais sur le salaire de l'organiste par derrière pour payer ces multiples dépenses et, vois le résultat de l'assemblée de dimanche dernier... un vrai... désastre quoi.. je vais être obligé de prendre sur mes rentes : sur ce, M. Gaspilleux poussa un long soupir.... dernier vestige d'une prodigalité mal placée.

Le Canard

Journal Humoristique Hebdomadaire
Publié par

A. P. PIGEON,

1505-97, Rue ONTARIO,

Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Tel. Bell, Est 1121

ABONNEMENT

Un an (pour le Canada et États-Unis) 50c
Strictement payable d'avance.

MONTREAL, 20 JANVIER 1906

A NOS ABONNES

En envoyant un changement d'adresse, indiquez toujours votre ancienne adresse pour ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

La Semaine

Encore sept journées de vingt-quatre heures qui ont glissé pour chacun de nous, sur la pente fatale qui nous mène si rapidement au terme de nos jours.

Dites à quoi les avez-vous employées, amis lecteurs ?

Il ne s'agit pas de vos occupations en détails, bien entendu.

Quel intérêt ai-je à vous faire avouer, par exemple, que vous avez passé là-dessus plus de quatre-vingts heures à dormir ?

Je vous demande tout simplement si, après vous être attachés à tout ce qui vous environne, vous vous êtes repliés un peu sur vous-mêmes pour méditer les problèmes qui agitent le fond de la vie dans ce monde de mystères.

Avez-vous pensé à une des questions les plus sérieuses et les plus importantes de notre temps comme de tous les temps, à savoir si vous avez une âme, et si... les bêtes ont une âme ?

Car enfin, puisqu'en vérité vous en avez une, pourquoi n'en aurai-elles pas ? Alphonse Allais déclarait avant de mourir, qu'il avait rencontré dans la vie, une quantité d'hommes, dont quelques femmes, bêtes comme des oies, et plusieurs animaux pas beaucoup plus idiots que bien des électeurs.

Il avait même avoir personnellement connu un canard qui avait du génie.

Ce n'était pas de nous dont il voulait parler.....! Mais c'était toujours un type de notre espèce, et cela suffirait à nous valoir quelque considération, si nous ne savions nous imposer par nous-même à l'attention et à l'admiration de l'univers entier.

Ce canard donc — c'est Allais qui raconte l'histoire — se nommait Ferdinand, probablement en l'honneur de l'amie Ferdinand, le grand Français dont tout le monde chante les aventures. Il était né dans la cour du parrain d'Alphonse.

Un véritable éden, la propriété de ce parrain. Surtout la basse-cour, qui était sûrement l'endroit le plus sale du domaine.

Il y avait là, vivant dans une touchante fraternité, un cochon adulte, des lapins de tout âge, des volailles et des canards à se mettre à genoux devant, tant leur ramage valait leur plumage,

CONSOMPTION



Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux Capsules Crésobène (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consomptifs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. Prix : 50 cts le flacon.

Dépôt : ARTHUR DÉCARY, Pharmacien, 1688 Ste-Catherine et toutes autres pharmacies. Nous envoyons gratuitement sur demande un livre : "Comment lutter contre les maladies des poumons."

C'est là que notre ami Allais connut Ferdinand, qui, à cette époque, était un jeune canard dans les deux ou trois mois. Ferdinand et lui se plurent rapidement, et l'idée de la fin prochaine de Ferdinand glaçait le cœur d'Alphonse de désespoir.

Ferdinand était fixé sur sa destinée. Quand on lui apportait dans sa nourriture des navets ou des cosses de petits pois, un rictus amer crispait les points d'union de son bec, et comme un nuage amer voilait d'avance ses petits yeux jaunes.

Heureusement que Ferdinand n'était pas un canard à se laisser mettre à la broche comme un simple dindon : "Puisque je ne suis pas le plus fort, se disait-il, je serai le plus malin," et il mit tout en œuvre pour ne connaître jamais les hautes températures de la rôtissoire ou de la casserole.

Il avait remarqué le manège qu'exécutait la cuisinière, chaque fois qu'elle avait besoin d'un sujet de la basse-cour. La cruelle fille saisissait l'animal, le soupesait, le palpait soigneusement, pelotage suprême !

Ferdinand se jura de ne point engraisser et il tint parole.

Il mangea fort peu, jamais de féculents, évita de boire pendant ses repas, ainsi que le recommandent les meilleurs médecins. Beaucoup d'exercice.

Ce traitement ne suffisant pas, Ferdinand, aidé par son instinct et de rares aptitudes aux sciences naturelles, pénétrait de nuit dans le jardin et absorbait les plantes les plus purgatives.

Pendant quelque temps, ses efforts furent couronnés de succès, mais son pauvre corps de canard s'habitua à ces drogues, et notre infortuné Ferdinand regagna vite le poids perdu.

Il essaya des plantes vénéneuses à petites doses, et suçà quelques feuilles qui étaient indiquées comme du poison dans le jardin du parrain.

Ferdinand fut malade comme un fort cheval et faillit y passer.

Un jour, la cuisinière, impatiente de cette maigreur incoercible, empoigna Ferdinand, lui lia les pattes en murmurant : "Bah ! à la casserole, avec une bonne platée de petits pois !..."

La place manque pour peindre la consternation d'Alphonse.

Ferdinand n'avait plus qu'une seule aurore à voir luire.

Dans la nuit Alphonse se leva pour porter à son ami le suprême adieu, et voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux :

Ferdinand, les pattes encore liées,

s'était traîné jusqu'au seuil de la cuisine. D'un mouvement énergique de friction alternative, il aiguillait son bec sur les marches du granit. Puis, d'un coup sec, il coupa la ficelle qui l'entravait et se retrouva debout sur ses pattes un peu engourdis.

Tout à fait rassuré, Alphonse regagna doucement sa chambre et s'endormit profondément.

Au matin, vous ne pouvez pas vous faire une idée des cris remplies la maison. La cuisinière, dans un langage malveillant, trivial et tumultueux, annonçait à tous la fuite de Ferdinand.

— Madame ! madame ! Ferdinand qui a fichu le camp !

Cinq minutes après une nouvelle découverte la jeta hors d'elle-même.

— Madame ! madame ! Imaginez-vous qu'avant de partir, ce cochon-là (quelle épithète pour un canard !) a bouloté tous les petits pois qu'on devait lui mettre avec !

.....
Et vous direz après ça que les animaux n'ont pas d'âme et que le canard n'a pas de génie !

Ce que Ferdinand a pu devenir par la suite, je vous le laisse à deviner. Avec les merveilleuses facultés dont la nature s'était plu à le gratifier, il a dû faire son chemin — bien que ses *Conacs* n'aient pas le retentissement et la renommée de ceux dont vous vous réjouissez chaque semaine en lisant notre journal.

Mais y réfléchissez-vous assez que le "Canard" est un journal aussi plaisant et le seul humoristique qui existe au pays ? Ce devrait être le sujet de vos méditations la semaine prochaine, et vous devriez prendre la résolution de faire la propagande dans votre voisinage et parmi vos amis pour qu'il n'y ait pas une personne intelligente qui ne soit pas abonné au "Canard".

C'est un moyen d'assurer le salut de votre âme, et le salut de l'âme du "Canard", puisqu'il est maintenant prouvé que ce génial palmipède en possède une de la meilleure espèce.

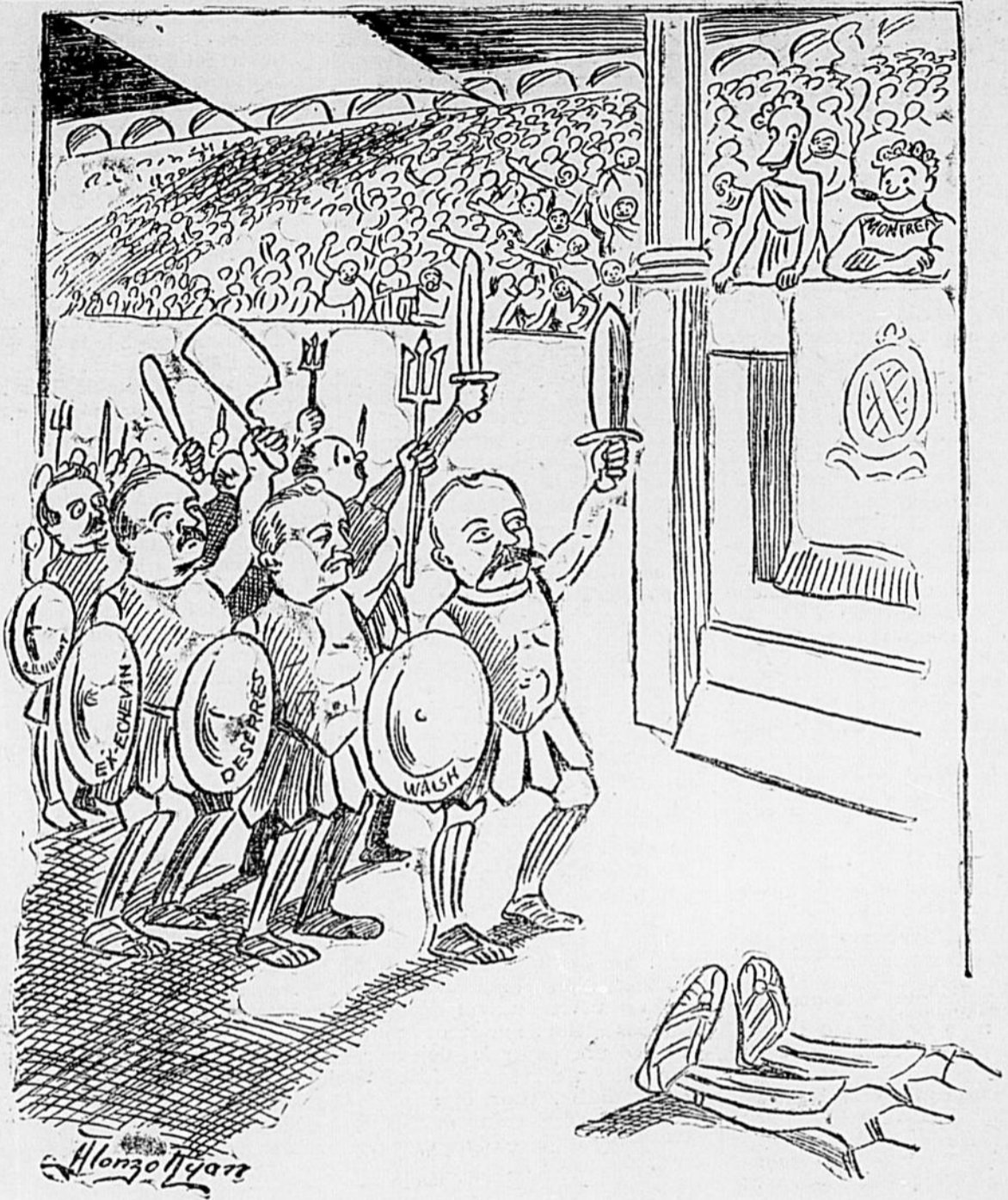
RHINOL

Guérit le Rhume de Cerveau et le Catarrhe Chronique. En vente dans toutes les pharmacies.

A propos des Clubs de Femmes aux États-Unis, on voit d'après les statistiques que pas plus d'une de ces femmes sur seize ne devient mère, tandis que les mères de ces femmes d'aujourd'hui apportaient invariablement à leurs heureux époux une moyenne de trois enfants et demi.

Peut-être, comme dit l'autre, les femmes de clubs sont-elles justement ces moitiés d'enfants, qui auraient grandi et...

Ceux qui vont mourir te saluent !



Les candidats qui s'en vont à une défaite certaine viennent saluer, comme autrefois les gladiateurs romains défilaient devant la loge impériale avant de mourir.

LA PARESSE

Monsieur le Directeur,

Il faut vraiment, pour que je prenne la plume, que mes sentiments envers le *Canard* opèrent en moi un miracle, car je suis un paresseux. Je ne fais cet aveu ni pour me mortifier, ni pour me vanter. Je suis paresseux, comme d'autres sont bons ou mauvais de naissance, par atavisme sans doute, ou par destination de la nature.

Or, la paresse est, dit-on, un vice. Personne n'a jamais protesté contre cette assertion, aussi fausse qu'injuste. Je fais donc violence à ma naturelle apathie, car il ne sera pas dit que cette pauvre paresse n'aura jamais trouvé un défenseur.

Toutes les louanges, tous les hymnes vont toujours au travail. Lui seul est beau, lui seul est grand, lui seul est noble.

Et pourquoi cela, je vous prie. Où prenez-vous que la nature ait imposé le travail à l'homme. A l'origine l'être humain vivait heureux, trouvant sa substance dans la végétation qui l'entourait. Tout au plus se livrait-il au plaisir ou, si vous préférez, au travail de la chasse.

Et encore. n'est-il pas certain que la chasse ne marque pas une première étape vers la civilisation.

Le travail était inutile, donc absurde. On le voit poindre qu'avec

les premiers besoins de luxe, qu'avec les habitations artificielles et l'usage des vêtements.

Et encore était-il considéré, au début, comme dégradant.

Plus nos besoins se sont raffinés, plus s'est affirmé le goût du superflu plus le travail a pris racine dans l'humanité.

Il correspond à une dépravation graduelle de notre nature, simple à l'origine, et de plus en plus avide de jouissances à mesure que se déroulent les siècles.

Or, je suis doué d'un tempérament primitif. Je ne connais pas l'ambition. Je n'ai aucun penchant pour le luxe.

Certains disent que je suis un monomane, d'autres affirment que je suis un sage. Toujours est-il que je n'ai ni le désir de m'élever au-dessus de mes concitoyens, ni celui de les étonner ou de les humilier par mon luxe, que je n'éprouve aucune satisfaction à me charger l'estomac de victuailles savamment composées et assaisonnées.

Pour moi, le travail n'est donc qu'une nécessité imposée par la force des circonstances. Je suis obligé de lui demander nourriture et logement, parce que la nature qui, autrefois, aurait pourvu à mes besoins est aujourd'hui accaparée par ceux qui m'ont précédé en ce monde.

Je suis donc contraint de travailler pour vivre, mais je ne le fais qu'avec chagrin. Et je ris de ceux

qui s'efforcent d'idéaliser le travail, de lui ériger des piédestaux. Ce sont des ambitieux qui cherchent une jouissance dans l'hommage de leur concitoyens. Ils se figurent qu'ils aiment le travail pour lui-même. En réalité, ce qu'ils veulent, c'est l'encens, c'est l'hommage des autres, la satisfaction de leur amour-propre et de leur vanité.

Voilà tout ce que contient ce ballon creux que vous exaltez sous le nom de travail.

Mais, j'en ai dit bien long déjà. Pour un paresseux, c'est un effort pénible que je crains de ne pouvoir renouveler.

PIGER
St-Hyacinthe.

Un chasseur possédait un chien d'arrêt dont le dressage était parfait et qui savait, à la grande satisfaction de son maître, lui apporter le gibier tué sans l'endommager. Dernièrement, le chasseur tirait un lapin dans un fourré épais sur l'arrêt de son fidèle compagnon. Le coup parti, il entendit un lamentable hurlement et quelques instants après, il vit revenir son chien tenant dans sa gueule un objet qu'il déposait aux pieds de son maître. Cela fait, l'intelligent animal se mit à pousser des cris de douleur. C'était sa queue que le maladroit tireur avait coupée et qu'il avait rapportée en chien bien dressé.

A NOS CORRESPONDANTS

Ti Jos.—

N. us n'avons rien compris à votre communication. — Mais nous espérons que ceci ne constituera pas un *malentendu* entre nous.

Porte-Musique.—

La façon dont vous aviez rédigé la dernière partie de votre lettre prêtait à une équivoque et comme sous les ailes pures du "Canard" il ne nous est permis, à aucun titre, de laisser planer des soupçons sur le caractère de telle ou telle personne, nous avons dû supprimer cette partie.

Le "Canard" vous invite à vous reprendre, et à exprimer le fond de pensée, pourvu que cette pensée n'endommage la réputation de personne.

Une paroissienne

Vous nous avez prié d'agir *charitablement* à l'égard de votre mince et de votre grosse demoiselle, et c'est pourquoi nous avons omis la publication de certains détails, surtout au sujet de la première, qui nous paraissait plutôt *dommageable*... L'important, et ce que vous désirez, n'est-ce pas ? c'est de donner une bonne leçon à ces deux demoiselles, et vous êtes trop généreuse pour leur vouloir du mal — quelles que soient les injustices dont elles aient pu se rendre coupables à l'endroit des jeunes filles de Saint-Valier.

En tout cas, c'est la devise du "Canard" : tuer le ridicule, mais épargner l'homme — à plus forte raison la *femme* !

Divi No 2.

Vos correspondances ont le seul inconvénient d'être trop longues, car nous devons reconnaître qu'elles sont bien écrites.

Nous avons fait l'impossible pour abréger la première le moins possible. Et nous espérons que vous tiendrez compte de notre bonne volonté.

Vous nous pardonnerez bien aussi d'avoir mis un 6 à la place du 5 dans le chiffre qui datait votre lettre. Car les habitants de Saint-Gervais sont bien comme nous rendus à l'année 1906, et vous n'allez pas nous dire qu'ils sont arriérés d'un an, n'est-ce pas ?

LA REVANCHE DU DISTRAIT

M. Liber, quoique membre de l'Institut, ou peut être à cause de cela, est un homme fort distrait. Ceci ne l'empêche du reste pas de savoir, à l'occasion, se tirer à son avantage des petits incidents de la vie et en voici une preuve que nous fournit un journal français

M. Liber se trouvait l'été dernier à Cabourg. Un jour, il s'était installé au Casino à lire des journaux. Absorbé dans sa lecture, il poussait du coude la pile de feuilles entassées sur la table. Cette opération finit par faire tomber un encrier, qui s'abattit sur les pieds d'un banquier assis de l'autre côté de la table.

Le financier poussa un cri de colère et se mit à invectiver le pauvre savant.

De fait, ses belles bottines en drap gris claquées de cuir jaune étaient tout éclaboussées d'encre.

— Inutile, monsieur, dit enfin Liber, de vous mettre en colère. Je vous offre de vous indemniser du dommage que j'ai bien involontairement causé. Donnez-moi votre adresse, et tout à l'heure vous en recevrez le remboursement.

— Tout à l'heure ! répliqua le banquier, mais je ne vous connais pas, pourquoi aurais-je confiance en vous. C'est quarante francs que vous me devez, je demande à être payé de suite.

Pour toute réponse, le savant tira son portemonnaie et y prit deux louis qu'il plaça devant son interlocuteur.

Celui-ci empocha les deux pièces d'or et se leva pour partir, mais Liber le retint.

— Pardon, fit-il, les chaussures que vous avez aux pieds m'appartiennent maintenant que je les ai payées, veuillez avoir la complaisance de me les remettre.

— Je vous les enverrai tout à l'heure.

— Non pas. Vous n'avez pas eu confiance en moi, rien ne m'oblige d'avoir confiance en vous. C'est de suite que j'entends entrer en possession de mon bien.

Un groupe de baigneurs s'était assemblé autour des deux hommes. Tous donnèrent raison au membre de l'Institut.

Le banquier fut obligé de se déchausser, sous les rires et les quolibets des assistants.

Quant à Liber, il prit congé d'un petit salut de la main et s'en alla en brandissant triomphalement les deux bottines maculées d'encre.

Ce fut un spectacle amusant pour les baigneurs de Cabourg, que de voir le riche banquier traverser en chaussettes la terrasse et le jardin du Casino pour trouver une voiture.

UN PARI

Vous allez être obligé de nous faire crédit cette fois-ci, fit récemment LaFortune en entrant avec M. Marcel dans un bon restaurant où il est connu.

— Mais avec plaisir, répondit le restaurateur, vous avez sans doute oublié votre porte-monnaie ?

Non, dit LaFortune, la raison la voici : Nous avons fait un pari avec mon ami M. Marcel que voici. L'enjeu du pari est un bon déjeuner chez vous. Celui de nous deux qui perdra devra payer le déjeuner, comme de juste. Il faudra donc que vous attendiez, pour être payé, le résultat du pari. Cela vous va-t-il ?

— Mais oui, mais oui, cela me va. Asseyez-vous-là, nous avons justement d'excellentes choses sur la carte, aujourd'hui.

LaFortune et M. Marcel s'installèrent. Un repas succulent, arrosé de vins généreux et couronné de café et de vieille fine champagne, fut englouti avec un appétit éclairé.

Ils en étaient aux cigares quand le restaurateur, qui avait lui-même présidé aux détails du festin, s'approcha d'eux et, s'autorisant de la congénialité qui accompagne la fin d'un bon repas, demanda à LaFortune de lui communiquer en quoi consistait le pari qu'il avait fait avec son ami.

— Je ne vous l'ai donc pas dit !

fit LaFortune gravement... Mon ami a parié avec moi que, lorsque les tours de Notre-Dame tomberaient, ce serait du côté du fleuve, et moi, je gage que ce sera du côté du New-York Life.

Sur ce, LaFortune et M. Marcel se levèrent et prirent congé.

Et ce ne fut qu'après leur départ que le pauvre restaurateur s'avisa qu'il venait de faire une affaire à échéance plutôt éloignée.

LE DERNIER SURVIVANT DE WATERLOO

Il vient de mourir en Angleterre, dans le Kent.

Ce n'était point comme on peut le croire un soldat, mais une vieille femme, encore assez lesté qui s'est éteinte à l'âge de 92 ans.

Au moment de la bataille, elle avait quatre ans. Elle était la fille d'un *colour sergeant*, qui prit part aux batailles de Badajoz, de Salamanque et de Waterloo. Entre temps, il eut une fille, en 1811, à Gibraltar. Les hasards de la guerre l'envoyèrent à Malte, où l'enfant fut baptisé sous le nom de Barbara.

La mère et la fille firent la campagne dans les fourgons. C'est ainsi qu'elles se trouvèrent en Belgique, et Barbara Moore se rappelait parfaitement avoir parcouru le plateau et le vallon couverts de morts, le lendemain de la bataille. Son père mourut, en 1817, des suites d'une blessure.

Elle se maria et eut onze enfants. Elle jouissait dans son pays d'une certaine célébrité ; on venait la voir de très loin et, pour quelques pièces de monnaie, elle racontait volontiers les souvenirs encore assez précis des événements terribles auxquels elle avait assisté.

HISTOIRE INEDITE

Massenet, étant dans une ville étrangère dont il ne connaissait pas la langue, et n'ayant qu'une soirée à y passer, demanda à son hôte le meilleur interprète qu'il pût avoir. On lui en procura un dont il fut, en effet, très satisfait.

Le lendemain, en parcourant sa note avant le départ, Massenet bondit et fit venir le patron de l'hôtel.

— Ah ! ça, quelle est cette plaisanterie ? Cinq cents piastres pour avoir gardé l'interprète quelques heures hier soir...

— Monsieur, répond l'hôtelier, ce n'est pas parce que nous sommes étrangers qu'il faut croire que nous ignorons les usages de Paris. Vous êtes monsieur Massenet, et nous avons lu encore ce matin dans un journal, qu'à Paris, vos meilleurs interprètes touchent cinq cents piastres par soirée.

Cigare Spécial sur commande

Bell Téléphone Main 2156.

PAS DE MACHINES.
PAS D'ENFANTS.
PAS DE FILLES.

Tous nos Cigares sont faits par des ouvriers compétents, et chaque ouvrier fait son cigare seul pour chaque commande. c'est-à-dire qu'un ouvrier commence et fini son cigare sans le faire passer par 5 ou 6 mains. Cela est plus propre et mieux fait.

Grand MOTHER CIGARE

valant 10c, pour 5c, en tabac de la Havane

La Champagne Cigare à 10c.

n'a pas d'égal, en pur tabac de la Havane.

LA CHAMPAGNE CIGAR FACTORY

1509 Rue Notre-Dame.

Cigares de l'union

Cigares de l'Union

CONTRE LE SUICIDE

M. Cornebœuf descendait paisiblement le trottoir de sa tranquille existence.

Né de parents riches, mais légèrement paresseux, il avait dédaigné de choisir une position, ayant préféré vivre de grosses rentes qu'on lui avait laissées.

Tout occupé à ne rien faire, il avait oublié de se marier. Et il ne s'en plaignait nullement.

Bref, à l'heure exacte où commence cette histoire, il avait quarante-huit ans sept mois treize jours neuf heures et quelques minutes... et il était parfaitement heureux.

Donc, ce jour-là, M. Cornebœuf se promenait sur les bords de l'Yamaska.

Comme il avait fait une chaleur torrentielle M. Cornebœuf, vêtu d'un léger lawn-tennis, aspirait la fraîcheur en attendant l'heure du dîner.

Tout à coup, un "plouff" lui fit retourner la tête et il aperçut un homme qui venait d'en piquer une dans la rivière.

L'homme était vêtu d'un complet à carreaux, ce qui fit supposer à M. Cornebœuf que le quidam piquait une tête avec l'évidente intention d'en finir avec l'existence.

N'écoulant que son courage, M. Cornebœuf se dévêtit en un clin d'œil, plongea et fut assez heureux pour ramener l'homme qui se noyait le plus sérieusement du monde.

A ne rien vous céler, quand l'homme revint à lui, il ne manifesta pas une joie délirante. Il se tourna vers M. Cornebœuf et lui dit :

— C'est vous qui m'avez sauvé ?

— Oui, c'est moi !

— Eh bien ! vous auriez mieux fait de rester tranquille. J'ai assez de la vie et, si j'ai envie de me noyer, cela ne vous regarde nullement et vous n'avez pas besoin de vous mêler de mes affaires.

A ces mots, M. Cornebœuf prit un air de circonstance et fit à l'homme un discours, en trois points et plusieurs virgules, où il lui démontra toutes les horreurs du suicide au triple point de vue humain, social et psychologique.

L'homme haussa les épaules et lui répondit :

— Quand on n'a plus le sou pour vivre, on n'a plus qu'à mourir.

M. Cornebœuf sourit, tira un billet de deux cents piastres de sa poche et le donna à l'homme qui se retira enchanté et en chantant.

Huit jours se passèrent, au bout desquels M. Cornebœuf reçut du chef de police de son quartier une lettre de félicitations et une médaille de sauvetage.

M. Cornebœuf continuait d'être parfaitement heureux lorsque le neuvième jour, on sonna à sa porte.

C'était l'homme qu'il avait sauvé et qui lui tint ce langage :

— J'étais très malheureux ; on m'avait flanqué à la porte de l'administration où je travaillais ; j'avais mangé mes derniers sous... je n'ai rien demandé à personne et me suis flanqué à l'eau. Vous m'avez repêché et vous m'avez donné cinquante louis. J'ai essayé de trouver un nouvel emploi... Je n'ai pas réussi et j'ai mangé vos deux cents piastres !

— Mon ami, lui dit M. Cornebœuf, l'homme ne doit pas attenter à ses jours ; il doit lutter dans l'adversité et attendre des jours meilleurs qui ne sauraient manquer d'arriver. Vous avez commis une grosse faute en tentant de vous suicider ; j'ai fait mon devoir en vous sauvant. D'ailleurs regardez ce petit ruban qui tricolorise ma boutonnière : il vous en dira plus long que les plus longs discours.

En attendant, et pour vous permettre de trouver un emploi, accep-

tez ce nouveau billet de deux cents.

L'homme empocha le billet et se retira en songeant :

— Chouette ! je crois que j'ai trouvé un emploi payant : celui de sauvé !

Comme cette véridique histoire n'est pas une scie d'atelier, nous prendrons un chemin de traverse pour arriver au dénouement.

Durant six mois, l'homme ne manqua une semaine de venir trouver M. Cornebœuf qui, de moins en moins enthousiasmé, lui donnait cependant chaque fois un billet de deux cents.

Au dix-huitième billet, M. Cornebœuf fit la grimace ; au vingt-deuxième il se gratta l'oreille ; au vingt-cinquième il avait pris une résolution.

Aussi, vers le milieu de la vingt-sixième semaine, comme il se promenait sur les bords de l'Yamaska — bien qu'on fut en hiver — il eut un sourire de satisfaction en voyant arriver son homme.

Il l'écouta bienveillamment, puis il dit :

— Il arrive qu'on se lasse des meilleures choses vous m'avez coûté vingt-cinq billets de 200. C'est beaucoup trop pour ma modeste aisance. Je ne vous donnerai donc plus rien. Seulement, comme réduit à vos seules ressources vous n'hésitez pas à vous suicider de nouveau et que je trouve qu'il est lâche de se suicider, je veux faire un dernier sacrifice pour vous.

Et, se disant, il le prit à bras le corps et il le jeta dans la rivière.

Conditions futures des duels en France

Il y a une foule de gens qui, sur le point de se battre en duel, s'imaginent avec candeur qu'ils n'ont à leur disposition que deux moyens l'épée et le pistolet. Ceci prouve tout simplement l'étroitesse de leurs conceptions. Il existe, en effet, une infinité de manières, aussi ingénieuses les unes que les autres, de se mesurer sur le terrain.

Je ne crains pas d'affirmer, pour ma part, que j'ai toujours considéré le duel à l'épée ou au pistolet comme un vestige ridicule du passé, comme une coutume primitive incapable de résister plus longtemps à la poussée vigoureuse des idées modernes.

Le progrès commande de plus en plus au duelliste d'user d'armes en rapport avec leurs aptitudes ou leur profession. Il est évident, par exemple, que le duel à la guillotine entrera fatalement un jour où l'autre dans les mœurs des apaches parisiens. Ce sera si commode ! Ils n'auront qu'à installer sur le théâtre de leurs exploits (en voilà un que nous verrions brûler sans déplaisir !) deux élégantes guillottes, situées l'une en face de l'autre à peu de distance. Au signal donné par M. de Paris, choisi comme directeur de combat, les duellistes, le cou pris dans la lunette feront chacun choir le couperet destiné à

trancher le col de l'adversaire. Une tête tombera dans le panier. Quelquefois, deux. De toutes façons, l'honneur et la société se trouveront satisfaits.

Les gens de lettres, eux (et en général tous ceux qui font profession de barbouiller du papier), n'auront qu'à se mesurer avec leurs propres œuvres. Ils se batront à coups de livres. Jen'entends pas par là qu'ils s'assommeront en se jetant à la face ceux de leurs ouvrages qui seront édités en volumes. La lutte serait inégale en beaucoup de cas. Ainsi, il appert clairement que, dans ces conditions, M. Félix Arvers, avec son seul sonnet, eût été infailliblement battu par M. Pierre Larousse, armé des innombrables tomes de ses admirables encyclopédies.

Pour bien faire comprendre au lecteur le côté pratique du moyen que je propose, qu'il me soit permis de citer un exemple :

Supposons un duel entre deux honorables membres de l'Académie française, MM. Brunetière (Ferdinand) et Thureau-Dangin (Paul).

Le grand âge de ce dernier lui interdisant l'emploi des armes adoptées dans les rencontres actuelles, les deux adversaires pourraient, sans aucun danger pour leur santé (ce qui est appréciable en matière de duels), user du moyen suivant :

Au jour fixe, chacun des duellistes (pardon des duellistes), en présence de deux témoins — patentes ou non — s'assierait devant une table de travail.

A la même heure, chacun d'eux commencerait à haute et intelligible voix, la lecture d'un des ouvrages de son adversaire. C'est ainsi que M. Brunetière (Ferdinand) s'attaquerait aux quatre premiers volumes de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin (Paul), pendant que celui-ci absorberait gloutonnement les quatre tomes de l'*Evolution des Genres dans l'Histoire de la Littérature*, de M. Brunetière (Ferdinand).

Le premier qui tomberait de sommeil serait déclaré vaincu.

De la meilleure grâce du monde, l'honneur se déclarerait satisfait.

(Il va s'en dire que l'usage du Dictionnaire serait rigoureusement interdit.)

H. JOUSSET.

Lisez-vous L'Album Universel

Le Magazine National qui
intéresse tout le monde.

LE JOURNAL
DE FAMILLE

36 pages. — Morceau de Musique complet. —
100 Illustrations.

PARAIT CHAQUE
SEMAINE . . .

PARTOUT . . .

5
LE NUMÉRO

60 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. HANDBOOK on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 636 F St., Washington, D. C.



Depuis que la guerre est finie, il y a plus de 350,000 hommes au Japon qui sont à la recherche d'ouvrage.

C'est à peu près certain que le prix du charbon montera le printemps prochain.

Pourvu qu'il ne commence pas à monter cet hiver, ce ne sera qu'un demi-mal pour les pauvres gens.

Soyez toujours vous-même et vous réussirez : voilà une maxime de sagesse que ne manquera pas de méditer le malheureux qui vient d'être arrêté pour avoir signé le nom d'un autre en bas d'un chèque.

Un certain nombre de jeunes Juifs de Russie viennent d'arriver pour se fixer au Canada.

Vont-ils se mettre à exercer les nobles professions de leurs devanciers? C'est le pays qui va profiter de ces immigrants-là!

Il y a des gens qui regrettent d'avoir gaspillé des œufs en les lançant sur l'indigne petit Mage, alors qu'ils pourraient s'en servir avec tant de profit pour fermer la bouche à ces malheureux candidats à l'échevinage qui n'achèvent plus de dire des sottises.

L'on commente encore sur la rue la déclaration naïve des directeurs de la Banque de Montréal que le métier de banquier ne rapporte pas autant aujourd'hui qu'autrefois.

Il faut dire hein? qu'il rapportait pas mal alors!

Le côté le plus intéressant de notre lutte municipale, c'est de voir avec quelle modestie excessive chaque candidat se vante de posséder toutes les qualités et toutes les aptitudes.

S'ils oublieraient encore de traîner à leur suite des orateurs à gages pour se faire décerner d'extravagantes louanges!

Un individu a entrepris l'autre jour, pour une certaine somme qui était mise en jeu, de manger une livre de steak en quatre bouchées.

Le résultat de son noble effort pour établir un nouveau record gastronomique, a été tel que l'ami avec qui il avait parié sera obligé d'attendre dans l'autre monde pour élever son gain.

La ville d'Aix-la-Chapelle en Prusse est célèbre par le fameux traité que la France et l'Angleterre y ont conclu.

Le restaurant de Frank Lachapelle à l'angle des rues Cadieux et Sainte-Catherine est célèbre par les fameuses *traites* que les amis peuvent s'y payer les uns les autres.

Badinage à part, êtes-vous de ceux qui regrettent maintenant d'avoir acheté des cadeaux si dispendieux pour les parents et les amis au jour de l'An?

Et je gage que le respect humain vous en impose tellement que vous recommencerez vos bêtises (?) l'année prochaine.

Campbell-Bannerman, le nouveau ministre d'Angleterre a passé des années à chanter à l'ancien ministre M. Balfour la façon dont il devait conduire le pays pour le rendre prospère. (Evidemment c'était tou-

jours le parti opposé à celui qu'avait adopté le chef du cabinet).

Maintenant que C.B. est au pouvoir, on se demande s'il va trouver cela aussi facile de rendre son pays prospère.

Une jeune fille de Cleveland, au cours d'un "five o'clock tea" a jeté une théière à la tête d'un jeune garçon qui lui avait déplu.

Notre ami fait remarquer à ce propos que cet acte ne paraît pas tout-à-fait dans l'ordre des choses, mais qu'après tout chaque pays peut avoir ses usages.

D'après la théorie de quelques moralistes les gens deviendraient plus sages à mesure qu'ils vieillissent.

C'est peut-être pour cela qu'on voit des célibataires des deux sexes finir par se marier un beau jour, à la veille de leur quarantième année.

Mais aller dire aux jeunes gens de notre siècle que le mariage est un acte de sagesse!

La règle que notre compagnie des chars urbains vient d'imposer au public de *payer-en-entrant* peut comporter beaucoup d'ennuis sous plusieurs rapports, mais elle doit certainement empêcher un grand nombre de gens de voler leur passage, si l'on en juge par la différence des recettes depuis qu'elle est mise en pratique.

Si tous les hommes, et disons aussi toutes les femmes, étaient honnêtes, que de mesures importunes seraient épargnées, et combien il ferait bon de vivre en société!

COMMENT SE PRESENTER A L'EHEVINAGE . . .

Voici d'après un de nos amis, le meilleur procédé à prendre pour tous ceux qui ont envie de se présenter à l'échevinage :

"Faites publier qu'une importante délégation d'électeur influents, s'est présentée chez vous pour vous inviter à vous porter candidat . . .

"Et que vous avez refusé . . .
"Que vous avez refusé avec énergie . . .

"Que les électeurs sont revenus à la charge pour vous presser d'accepter, en invoquant les plus puissants motifs . . .

"Qu'ils vous ont prié de reconsidérer votre décision . . .

"Que cet appel vous a ému, et que vous les avez remerciés *en termes éloquents* de la confiance qu'ils mettaient en vous . . .

"Que vous souhaiteriez être en état de vous livrer aux désirs patriotiques qui vous animent . . .

"Qu'enfin ! ne pouvant résister aux instances de tous vos amis et d'un si grand nombre d'électeurs, vous avez consenti à sacrifier vos intérêts personnels au bien de vos concitoyens . . .

"Qu'en acceptant presque malgré vous, vous placez votre sort dans les mains du peuple . . .

Et si par malheur ce bon peuple ne vote pas en votre faveur le jour

des élections, faites publier à grands frais cette fois — et proclamez partout que vous êtes très heureux, puisque vous n'aviez jamais désiré être échevin et que c'étaient vos amis qui vous avaient mis de force sur les rangs !

EN VOYAGE

Je ne nommerai pas l'auberge où le petit fait qui suit s'est passé. Certains pourraient y voir de la malpropreté; alors qu'il faut le considérer comme un reste de naïveté et de simplicité patriarcales.

L'auberge en question est située dans un pauvre bourg perdu dans un pays montagneux.

J'étais entré pour me reposer un moment. Près de moi, quelques habitants du pays étaient réunis autour d'une table et jouaient.

Je me fis servir une tasse de café. L'on m'apporta un breuvage couleur marron, fleurant la chicorée, mais ayant l'avantage d'être bouillant. Or, j'avais besoin de boire chaud, je ne chicanai donc pas sur la qualité du mélange.

Je m'aperçus cependant au moment de le boire, que la servante avait oublié de me donner le sucre.

Je lui fis signe :
— Un peu de sucre, mademoiselle, je vous prie.

— Un instant, fit-elle.
— Il n'y en a pas dans la maison? demandai-je étonné.

— Si, si, répliqua-t-elle . . . seulement ces messieurs (ce disant elle désigna du doigt mes voisins) ont marqué tous les morceaux pour faire une partie de dominos . . . patientez une seconde, la partie va se terminer tout de suite.

VOULOIR ET POUVOIR

Lapanne doit beaucoup d'argent à son boucher. Celui-ci, bon garçon, n'a encore rien dit, mais il commence cependant à trouver que cela suffit comme ça.

Hier, Lapanne entre chez lui et lui dit :

— Il me faudrait un beau gigot, mais je voudrais le payer au comptant.

— Très bien, fit le boucher, satisfait.

Et il lui servit la viande demandée.

Mais, voyant Lapanne se diriger vers la porte avec son gigot sous le bras, il le retint.

— Vous m'avez dit que vous voudriez le payer au comptant.

— En effet, répliqua Lapanne, je voudrais bien le payer comptant, mais je ne peux pas.

— Comment nommait-on le Mont-de-Piété chez les Romains?

— Son nom l'indique assez : le prétoire.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen GRATIS des Yeux

1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville
Montréal.



Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.
AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.